

1

MIHAELA

Il était arrivé à Monte Verità un matin de juin 1907. Deux semaines auparavant il avait fêté ses dix-sept ans. D'étrange manière : en prenant la route. Et en quittant Platischis, son village natal, perdu dans la montagne au-delà de Taipana, à deux pas de la frontière d'alors avec l'Autriche-Hongrie. Le père était mort le 1^{er} janvier d'une mauvaise pleurésie qui laissait sa mère presque sans ressources. À peine expédié l'enterrement de dernière classe elle avait pris son fils à part, tandis qu'ils remontaient à pied du cimetière en contrebas du village :

— Guido, il va falloir faire comme tes frères.

Comme le voulait la tradition locale, ses deux frères avaient émigré dès qu'ils avaient eu dix-huit ans. L'un était devenu charpentier en Belgique, l'autre tenait une épicerie en Argentine. Un mois passa. Un matin le facteur de Taipana arriva au village avec une lettre pour Guido. Elle était de son ami Luigi : « Guido, il y a du travail pour toi à Ascona ! » Luigi, l'ami d'enfance, l'aîné de presque deux années, était parti un an plus tôt. « Arrive ! C'est bien payé ! Des gros bourgeois pas exigeants ! » Dans la courte missive se trouvait un post-scriptum, agrémenté de dessins qui se voulaient paillardes et n'étaient qu'obscènes : « Et y'a des filles à poil partout ! »

Guido relut plusieurs fois la lettre avant de la fourrer dans sa poche. Sa décision était prise : il partait. Là, tout de suite. Sans même savoir si Ascona se trouvait à portée de marche ou au bout du monde. Tout de suite ? Enfin d'ici une à deux semaines, le temps de s'organiser un minimum : chacun savait au village que les départs étaient presque toujours sans retour, et la misère croissante de ces dernières années ne risquait pas

d'inverser le processus. Il fallait donc donner à l'émigrant le plus de chances et d'atouts possibles, ceux-ci se résumant généralement à un costume neuf, un couteau à deux lames, un sac solide, quelques billets serrés dans un élastique, un portefeuille en cuir avec une photo jaunie du mariage des parents, quand elle existait.

Plus tard, bien plus tard, quand il chercha le pourquoi de sa décision soudaine de quitter Platischis, il fut clair que ce n'était pas la promesse de Luigi d'un travail facile et bien payé, mais bien la perspective de voir évoluer des *filles à poil*. Plus précisément : des filles avec des poils. Car à l'époque sa seule représentation de l'équipement sexuel féminin était celui de Graziana, la serveuse peu farouche de l'hôtel Cormons, à Taipana, qu'il avait surprise, un jour où il faisait un extra comme serveur à l'occasion de la foire annuelle, en pleine toilette intime dans la salle de bains rudimentaire destinée au personnel de l'hôtel. Elle prenait son temps, se savonnait l'entrejambe avec minutie, puis se rinçait soigneusement, ouvrant son ventre aux caresses de ses doigts lents et au diagnostic du miroir. Bien plus tard encore, quand son expérience des femmes fut plus affirmée, Guido put décoder l'épisode et lui donner tout son sens : se sachant observée, Graziana avait mis dans sa prestation d'autant plus de motivation et de sensualité. Prestation dont Guido se souvint toute sa vie. Oh, cette touffe luxuriante qui remontait en losange jusqu'au nombril, ce duvet noir colonisant l'intérieur des cuisses, cette fente écarlate émergeant des poils drus, quand les doigts de Graziana, comme machinalement, en écartaient les lèvres... Une vision de l'absolu féminin, qui ne le quitterait plus et influencerait certainement ses préférences futures. Une vision très prosaïque aussi, qui pendant des mois s'inviterait toutes les nuits et serait le moteur de masturbations itératives. Il avait osé en parler à Luigi, qui avait répondu d'un lapidaire « Tu as maté la grosse chatte poilue de Graziana ? Ben quoi, c'est pas le bout du monde ». Au final Graziana avait fini par épouser le frère aîné de Luigi quand, quelques années plus tard,

celui-ci était rentré du Klondike, les poches pleines – une exception qui confirmait la règle.

Douze jours après la lettre de Luigi, Guido se mettait en route. Sa mère, soulagée de cette bouche en moins à nourrir, pleura pour la forme et lui souhaita bonne chance, songeant aux autres bouches qui lui restaient sur les bras – deux gamines de huit et douze ans. Ses camarades le virent partir avec envie et lui firent promettre de leur envoyer des nouvelles – seulement le jour où il aurait fait fortune, en Amérique Latine, en Australie ou au Canada. Mais les plus de vingt ans, très peu nombreux dans une contrée où l'émigration précoce était l'évidence, ne se déplacèrent pas, sans doute peu fiers d'être encore là après quelques tentatives avortées d'aller voir ailleurs.

Il partit à pied, fut embarqué à la sortie de Prossenico par un camion qui transportait vers la vallée d'Udine le charbon de bois produit au village, fit un crochet pour voir Venise, où l'hébergea une arrière-grand-tante qu'il n'avait jamais vue et qui, servante pendant quarante-huit ans dans une maison patricienne de la Giudecca, avait ainsi acquis la jouissance d'une chambre exigüe donnant sur le Grand Canal. Venise ne le retint pas. Cela sentait la vase, les transports étaient malaisés car il fallait sans cesse attendre un vaporetto bondé qui lui donnait mal au cœur, les gens avaient un air méprisant qui le paralysait, l'humidité de l'air poissait tout, lui faisant regretter l'air sec des montagnes du Frioul.

Padoue, Vérone, Brescia, Bergame... Il suivait la route nationale, dormant dans les greniers à foin, arrivant parfois à héler un rare camion aux pneus pleins et à la cargaison si haute qu'elle menaçait en permanence de s'effondrer sur une cabine ouverte à tous les vents. Après Bergame, qu'il dépassa quinze jours après son départ de Platischis, il tomba sur un campement de gitans. Il y avait là, sur un terre-plein ombragé en retrait de la route, cinq roulottes tirées chacune par une jument, quatre ânes croulant sous leur charge, un vaste auvent de toile tendu entre quatre arbres et une vingtaine de personnages comme il

n'en avait jamais vu. D'ailleurs, quand il les vit, son premier réflexe fut de fuir le plus vite possible : ces gens au teint mat, aux cheveux longs enserrés dans des foulards et aux oreilles percées – grands anneaux pour les femmes, petites boucles dorées pour les hommes – lui faisaient trop penser aux veillées de son enfance, peuplées de bohémiens aux intentions maléfiques.

Mais voilà : déjà quatre heures qu'il s'était perdu en voulant prendre un hypothétique raccourci pour rejoindre Costa Masnaga. Avec appréhension il demanda son chemin à un jeune type au regard froid, chemise rouge, pantalon et gilet noirs, qui le jaugea longuement de haut en bas puis, sans même prendre le temps de lui répondre, s'éloigna vers les roulottes. Le type disparut dans l'une d'entre elles, dont la porte s'ouvrit presque aussitôt, livrant passage à une gamine, les cheveux jusqu'aux reins, une jupe en soie couvrant ses pieds nus et un caraco rouge bien trop grand lui cachant la taille. La fillette montra l'outre de vin rouge qu'elle tenait à la main :

— Mon frère a dit que vous devez avoir très soif !

Il la regarda, étonné, but à la régala le liquide vermeil :

— Oh merci ! Je me suis perdu en voulant couper par la montagne et je n'ai rien bu depuis ce matin.

— Mirko a dit que vous pouviez dormir au campement.

— Mirko ? C'est ton frère ?

— Oui.

— Merci ! Tu t'appelles comment ?

— Tchelsi.

La gamine reprit l'outre, tourna les talons et s'éloigna sans un mot. Comme elle est belle, songea Guido, qui supputa son âge : douze ans ? Il sentit le vin épais se répandre dans ses veines et son cerveau, se sentit bien. La proposition de Mirko tombait à pic, ainsi que celle qui lui fut faite le lendemain de cheminer avec les membres de la troupe jusqu'à Côme, où celle-ci devait séjourner lors de la foire régionale – bonne occasion de se tenir à l'affût de la moindre opportunité de gagner quelque argent : en disant la bonne aventure ou en tirant

les cartes, en rempaillant quelques chaises ou en tentant de vendre des ustensiles en fer-blanc, en cueillant à la journée les cerises dans les vergers alentour ou en réparant les cuirs déchirés.

Les Tsiganes parlaient peu. Les hommes usaient de phrases courtes et de questions précises appelant des réponses concises et sans fioritures. Les femmes étaient la plupart du temps silencieuses, ne semblant pas concernées par les échanges des hommes. Une dizaine de gamins jouaient, bousculant les grands, faisant irruption dans les discussions, sans que jamais un geste quelconque des adultes ne les arrête. Et souvent la petite Tchelsi fixait Guido de son regard noir.

Un soir autour du feu de camp, tandis que grillaient sur les braises plusieurs hérissons attrapés le long du chemin, Guido évoqua sa destination. Il y eut des remous dans l'assistance et les hommes s'animèrent, chacun tenant à donner son point de vue :

- Ah, Monte Verità ?
- On connaît !
- C'est près d'Ascona.
- Oui, nous y étions il y a deux ans.
- Et nous y serons à nouveau le mois prochain !
- Si tout se passe bien.

Puis il y eut des échanges passionnés sur les caractéristiques de ce lieu étrange, où des hommes et des femmes, venus d'Allemagne pour la plupart, adoraient le soleil, ne mangeaient pas de viande, vivaient bizarrement. Et même...

— Nus et nues au clair de lune, dansant la nuit durant, et pire encore...

L'homme qui avait parlé avait les yeux dans le vague et un sourire ambigu aux lèvres.

— Tu les as vus ?

C'était la voix sèche de Mirko :

— Non, tu n'as rien vu ! Ni toi, ni aucun de nous ! Et pourtant nous avons séjourné plusieurs jours près de ce lieu ! Alors inutile de répéter ce que les *gadjé* de là-bas disent... Car

eux-mêmes n'en savent rien ! Et les affaires des *gadgé* ne nous regardent pas !

Mirko se tut, prit le temps de regarder l'homme dans les yeux, le temps que celui-ci baisse la tête, mesura silencieusement l'effet de ses paroles sur l'auditoire, puis du bout de son couteau attrapa un bout de viande grillée. Le débat était clos.

Le silence se fit. Les femmes récuraient les chaudrons noircis par des années de feu vif. Certains gamins jouaient encore. L'un des hommes se mit à tirer sur sa pipe éteinte, un autre s'assoupit, un troisième s'éloigna vers le bosquet où dormaient les juments. Il était l'heure d'aller se coucher, car la troupe se levait tôt afin d'éviter les heures trop chaudes de la journée. Guido trouva une place près du feu de camp, disposa son sac en guise d'oreiller et s'endormit.

Ils se séparèrent à Côme où les gitans allaient faire halte. Il était maintenant pressé d'arriver. Il passa de nuit la frontière suisse, prenant garde à ne rencontrer quiconque, longea le lac jusqu'à Lugano, chemina dans la montagne jusqu'à surplomber Locarno et le lac Majeur. Un soir, alors que la nuit tombait et qu'il avait décidé de bivouaquer, il découvrit, à quelques kilomètres en contrebas, ce qui n'était qu'un gros village de pêcheurs, blotti au bord d'une rivière dans une végétation dense. La rivière se jetait dans le lac par une discrète embouchure. Au soleil couchant, le paysage semblait d'une grande majesté. Ascona, enfin ! Il était arrivé.